

Aspects politiques et historiques de la langue irlandaise aux XIX^e et XX^e siècles

Janet Muller

Les nationalismes celtes
Volume 21, Number 1, Fall 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1011699ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1011699ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association québécoise d'histoire politique
VLB éditeur

ISSN

1201-0421 (print)
1929-7653 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Muller, J. (2012). Aspects politiques et historiques de la langue irlandaise aux XIX^e et XX^e siècles. *Bulletin d'histoire politique*, 21(1), 107–119.
<https://doi.org/10.7202/1011699ar>

Aspects politiques et historiques de la langue irlandaise aux XIX^e et XX^e siècles

JANET MULLER

*POBAL (organisation cadre pour la défense
de la langue irlandaise, Belfast)*

*To recognise the political utility of the choice of English was
O'Connell's achievement : his failure to acknowledge the
cultural consequences of the choice was either a notable
oversight or a calculated decision.*

CROWLEY, 2005

Au début du XIX^e siècle, en dépit de 200 ans d'application des lois pénales en Irlande, la langue irlandaise demeurait la langue première des masses. Cependant, la population autochtone était pauvre et dépossédée, et survivait dans un système étatique dont les infrastructures économiques, légales et sociales l'excluaient. La défaite à la fin du XVIII^e siècle des Irlandais Unis, l'entrée en vigueur de l'Acte d'Union en 1801 et l'échec du soulèvement de Robert Emmet en 1803 laissèrent les masses paysannes assiégées et la petite et peu influente classe moyenne catholique dans un état de vulnérabilité. Avec une population de 5 millions, l'Irlande comptait plus ou moins 10 000 propriétaires terriens, dont le tiers ne résidait pas sur l'île. Profitant des conséquences néfastes de l'augmentation des droits de fermage durant et après les guerres napoléoniennes, les propriétaires terriens mirent en place un programme d'éviction, facilité par des lois votées à Westminster, afin de libérer les terres pour y pratiquer l'élevage. La rareté des matières premières durant la révolution industrielle a provoqué l'effondrement de l'industrie irlandaise à l'exception des industries du lin et du coton dans le nord-est de l'île, détenues par des presbytériens, qui continuaient à prospérer. Tout au long du siècle, de nombreux facteurs eurent des conséquences désastreuses sur l'usage et le développement de la langue irlandaise. Dans cet article, je ferai un examen succinct de certains de ces éléments.

Au début du XIX^e siècle, les conditions difficiles d'existence provoquèrent colère et frustration parmi la population catholique. En 1808, Daniel O'Connell avait commencé à unir les différents groupes de protestation, incluant même des presbytériens et des protestants, membres de la classe moyenne dynamique et prospère, qui souhaitaient conquérir le pouvoir de l'aristocratie. O'Connell était un avocat descendant d'une famille de la noblesse de Kerry. Malgré qu'il ne puisse prétendre à atteindre le rang supérieur de sa profession (*senior barrister*) du fait qu'il était catholique, il fut l'un des avocats les plus riches d'Irlande. Décrit par Crowley comme le leader politique catholique le plus influent du siècle, il a réussi à construire un mouvement pouvant faire pression pour obtenir des réformes¹. Locuteur irlandais, il avait le potentiel d'unir le nationalisme politique au nationalisme culturel. Cependant, sa pensée politique était un mélange d'idées libérales et conservatrices. Selon Curtis, O'Connell mobilisait les masses paysannes moins pour accroître les pouvoirs de la population que pour obtenir des réformes limitées pour la classe moyenne catholique à l'intérieur des institutions britanniques². En ce qui concerne la langue irlandaise, Crowley affirme que : « *His attitude to Gaelic signalled a division which was to separate political from cultural nationalism throughout the nineteenth century until its last decades*³ ».

O'Connell a cessé très tôt de s'adresser en irlandais aux milliers de partisans venus l'écouter lors des gigantesques meetings politiques en faveur de réformes. Reynolds a noté qu'à la suite d'un meeting à Tralee au cours duquel O'Connell s'était adressé en irlandais à la foule, « *the reporters from the London papers were ludicrously puzzled, sitting poised and understanding not a word*⁴ ». Ironiquement, ce sont les paysans, formant la majorité des membres du mouvement, qui avaient de la difficulté à comprendre O'Connell lorsqu'il décida de tenir ces meetings en anglais. Consciemment, O'Connell a décidé que la classe moyenne parlant anglais, les journalistes et les espions politiques de Westminster étaient plus importants à sa cause que les masses irlandophones.

L'attitude d'O'Connell à l'endroit de la langue irlandaise dans le privé nous permet de mieux comprendre son attitude à l'endroit de cette langue dans l'arène politique. Cronin relate l'impatience avec laquelle il a refusé le dictionnaire irlandais-anglais que son oncle lui a offert, en le cataloguant comme : « *an old fool to have spent so much of his life on so useless a work*⁵ ». Daunt cite l'attitude d'O'Connell envers une possible diminution de l'usage de l'irlandais parmi les paysans. O'Connell affirmait :

I am sufficiently utilitarian not to regret its gradual abandonment. A diversity of languages is no benefit : it was first imposed on mankind as a curse, at the building of Babel. It would be of vast advantage to mankind if all the inhabitants spoke the same language. [...] Therefore, although the Irish language is connected with many recollections that twine around the hearts of

Irishmen, yet the superior utility of the English tongue, as the medium of modern communication, is so great, that I can witness without a sigh the gradual disuse of the Irish⁶.

En tant que leader du mouvement pour l'émancipation des catholiques et plus tard de l'Association pour la révocation de l'acte d'Union, O'Connell s'est avéré être pragmatique. Cependant, en raison de l'agitation politique qui gagnait en importance, son approche essentiellement réformiste allait conduire à la désillusion et aux accusations selon lesquelles les efforts de la Ladies' Land League, mouvement plus radical, étaient délibérément sabotés et que la campagne pour le Home Rule n'apporterait aucun changement, si ce n'est que de permettre à la classe moyenne irlandaise d'occuper un rôle de subalterne dans l'administration du pouvoir britannique.

L'agitation politique au XIX^e siècle allait propulser d'autres mouvements nationaux à l'avant-scène, dont les Fenians. Cependant, même si l'un des leaders de ce mouvement, John Devoy affirmait en 1926 que: «*the intention to restore the language was as strong [...] as that of establishing an Irish republic⁷*», il y a très peu d'indices qui laissent croire que cet objectif était aussi important pour les Fenians que l'établissement de la République par la lutte armée. Même si par la suite d'autres leaders rétablirent l'équilibre entre ces deux objectifs, d'autres facteurs influençaient déjà la question linguistique, facteurs principalement liés aux transformations dans les domaines de l'éducation et de la conversion religieuse.

Les écoles nationales

Dans les premières années du XIX^e siècle, l'enseignement était sous le contrôle de la religion. Dowling a évalué qu'il y avait jusque dans les années 1820 autour de 7 600 écoles buissonnières, nommées ainsi puisque l'enseignement devait être dispensé en plein air⁸. Cette forme d'enseignement était la seule disponible pour environ 70% (400 000) des enfants d'âge scolaire. La grande majorité des enfants qui fréquentaient ces écoles étaient catholiques, bien qu'il y ait dans le nord-est des écoles buissonnières presbytériennes. De leur côté, les 11 000 élèves protestants recevaient leur enseignement dans des écoles à charte ou des écoles affiliées à la fondation Erasmus Smith⁹.

En 1831, 40 ans avant leur mise en place en Angleterre et au Pays de Galles, les écoles nationales furent implantées en Irlande par les Britanniques à la suite de demandes faites par l'Église catholique pour des écoles financées par l'État. Dans ces écoles, l'anglais était la langue d'instruction et l'utilisation de l'irlandais, peu importe les circonstances, était fortement découragée, souvent par des châtiments physiques, comme on peut le constater dans un rapport des inspecteurs scolaires.

The Master adopts a novel mode of procedure to propagate the « new language ». He makes it a cause of punishment to speak Irish in the school, and he has instituted a sort of police among the parents to see that in their intercourse with one another the children speak nothing but English at home. The parents are so eager for English, they exhibit no reluctance to inform the master of every detected breach of the school law; and by this coercive process, the poor children in the course of time become pretty fluent in speaking very incorrect English¹⁰.

L'anglais était synonyme de pouvoir et d'influence, alors que l'irlandais rimait avec pauvreté et exclusion. Pour la classe moyenne, quand même un peu plus puissante, l'incapacité de fonctionner en anglais pouvait entraîner de grands problèmes. Pour les déshérités, cela pouvait facilement faire la différence entre la vie et la mort. Selon Crowley: « *For Irish speakers there was a paradox: the Irish language was their own but they needed the English language since without it they had no access to official authorities, forms of power, or even indeed the commercial market*¹¹. »

Prosélytisme protestant

Même si les écoles nationales imposaient l'usage de l'anglais seulement, le débat concernant les meilleurs moyens de propager les Écritures saintes protestantes à la population irlandaise mettait en évidence plusieurs arguments en faveur de l'utilisation de l'irlandais, même si la proposition souleva inévitablement la controverse. Bien qu'Anderson comprît les craintes de certains, il considérait que l'enseignement de la Bible en irlandais renforcerait l'obéissance, puisque les enseignements de la Bible « *are equally well calculated to infuse the most exalted and firmly grounded sentiments of loyalty to the ruling powers, and of mutual affectionate sentiment of man towards man*¹² ». Pendant cette période, les violences interconfessionnelles étaient omniprésentes, et le débat prenait souvent une tournure rancunière, allant, par moments, jusqu'à entraîner les pires descriptions de l'infériorité des Irlandais, de leur langue et de leur religion. Même s'il se disait en faveur de l'utilisation de l'irlandais pour enseigner les saintes Écritures, Mason affirmait que :

*The two inveterate prejudices in the Irish peasant's mind, are that against the Saxon language, and that against the creed of the Protestant...by employing the Scriptures in the much loved native tongue, you neutralise the second prejudice with the first*¹³.

Le Synode d'Ulster trancha finalement en faveur de l'utilisation de l'irlandais pour mener à bien la campagne de prosélytisme et en confia la responsabilité de prêcher en irlandais à la Société Missionnaire Presbytérienne. La maison mère de la mission presbytérienne ouvra ses portes en 1833-1834. C'est à partir de ce moment que vont apparaître des écoles irlandaises, principalement en Ulster. Selon les rapports présentés au

Synode, et enregistrés au cours des années 1842-1843, ces écoles connaissent un remarquable succès, mais le projet dans son ensemble fut remis en question en raison d'allégations selon lesquelles des enseignants seraient coupables de fraudes pour avoir empoché l'argent destiné à des activités qui n'ont pas été réalisées. Certains enseignants visés par ces allégations ont aussi vu remettre en question leur maîtrise de la langue irlandaise. Peu importe si ces accusations étaient véridiques ou non, le scandale provoqué par celles-ci allait nuire à la poursuite du prosélytisme protestant en irlandais.

Il est, cependant, également vrai que l'association de la langue irlandaise avec les tentatives soutenues pour convertir les Irlandais au protestantisme ont eu d'énormes conséquences négatives sur la perception que les Irlandais avaient de leur langue. Ó Snodaigh nous présente l'opinion de John Ó Donovan, conseiller gaélique pour le service de cartographie de l'état, concernant les conséquences dans les milieux irlandophones du prosélytisme protestant en irlandais, qui :

...created in the minds of the peasantry a hatred for everything written in that language... the [Presbyterian Mission] society who encourage them could not have adopted a more successful plan to induce them to learn English and hate their own language¹⁴.

Certains membres importants de l'Église catholique, dont l'archevêque de Tuam, John McHale et les évêques Cornelius Egan de Kerry et Murphy de Cork, étaient de grands défenseurs de la langue irlandaise. Le chanoine Ulick Bourke a publié une grammaire de l'irlandais pour les études universitaires et faisait la promotion de l'enseignement en irlandais. Cependant, l'Église catholique dans son ensemble a échoué à protéger et à faire la promotion de la langue irlandaise parmi la population. Les tentatives de conversion des catholiques au protestantisme ont renforcé les préjugés négatifs qu'avait l'Église catholique à l'endroit de la langue irlandaise. Les prêtres catholiques, qui, pour la plupart, avaient une attitude négative à l'endroit de l'irlandais, refusaient catégoriquement d'utiliser la langue vernaculaire pour communiquer avec leurs paroissiens, ce qui, en retour, allait influencer négativement la perception que les Irlandais avaient de celle-ci.

Thomas Davis

Même si les masses paysannes subissaient d'énormes pressions afin d'abandonner leur langue maternelle, pour les nationalistes culturels de l'époque, l'irlandais demeurait une question identitaire fondamentale, souvent débattue dans les cercles littéraires et poétiques. En 1831, le livre de James Hardiman, *Irish Minstrelsy, or Bardic remains of Ireland*, a soulevé

une vive controverse qui fut suivie par un débat entre l'auteur et Sir Samuel Ferguson, publié dans le *Dublin University Magazine* en 1834. Dans ce débat, Ferguson soutenait vigoureusement que la nationalité irlandaise pouvait s'exprimer en anglais. Cette affirmation servira de point de départ dans les débats subséquents concernant le médium linguistique pouvant exprimer l'identité culturelle irlandaise. Elle aura aussi une influence importante sur Yeats et autres partisans du renouveau celtique.

Thomas Davis était l'un des nationalistes les plus exceptionnels du milieu du XIX^e siècle. Ami de Ferguson, il était un protestant de la classe moyenne qui appuya O'Connell jusqu'au moment de leur désaccord sur la campagne menée en faveur de la révocation de l'acte d'Union. Davis était l'une des principales figures des «Jeunes Irlandais» et le rédacteur en chef de l'influent journal *The Nation*. Comme les tenants du romantisme culturel européen, Davis soutenait que le nationalisme culturel renforçait le nationalisme politique en liant la langue et le passé, ce que Schlegel appelait «la mémoire collective de la race humaine»¹⁵.

Pour défendre son point de vue, Davis s'est appuyé sur des arguments populaires au siècle dernier, qui seront une source d'inspiration pour le renouveau gaélique du XIX^e siècle. Dans les pages du journal *The Nation*, il réexamina la question de savoir si l'on peut être Irlandais sans parler l'irlandais, par l'entremise d'une lettre anonyme qui posait la question suivante: «*Do Irishmen wish to see their language again revived? Will they be Irishmen again? Or will they not?*»¹⁶ Le débat sur la faisabilité de la revitalisation de la langue irlandaise et sur la méthode à adopter pour y parvenir est devenu central, à ce moment, dans les discussions entre nationalistes. Jusqu'à sa mort en 1845, Davis personnifiait la convergence entre les nationalismes politique et culturel, popularisant ainsi l'idée d'un renouveau de la langue irlandaise. Les événements catastrophiques qui suivront, sans oublier la défaite des «Jeunes Irlandais» en 1848, auront des conséquences importantes non seulement sur les choix linguistiques, mais aussi sur la survie même du peuple irlandais.

La Grande Famine et ses conséquences

Même si les famines furent répandues et récurrentes au XIX^e siècle, la Grande Famine de 1845 à 1850 a eu des effets dévastateurs sur la population. Plus d'un million et demi de personnes sont mortes de faim ou de maladies associées à la famine et un autre million et demi ont fui l'Irlande ou en ont été chassées. Pour la première fois dans l'histoire de l'Irlande, l'usage de l'irlandais était en déclin. L'horreur et l'ampleur des dévastations laissées par la famine accélérèrent la dépopulation des zones rurales et minèrent mortellement la cohésion sociétale favorable à la langue irlandaise. Néanmoins, Lee soutient que si des motifs écono-

miques peuvent peut-être expliquer pourquoi les Irlandais ont appris l'anglais, cela n'explique pas pourquoi ils ont abandonné l'irlandais¹⁷. De Fréine attribue le déclin de la langue irlandaise après la Famine à un « comportement collectif » déclenché par le traumatisme vécu par la population. Selon le recensement de 1851, le nombre d'irlandophones avait chuté de 23 %¹⁸.

Robert McAdam, presbytérien influent et partisan de la langue irlandaise, commentait ainsi les données du recensement :

It is well known that in various districts where the two languages co-exist, but where the English now largely predominates, numbers of individuals returned themselves as ignorant of the Irish language, either from a sort of false shame, or from a secret dread that the government, in making the inquiry (for the first time) had some concealed motive, which could not be for their own good¹⁹.

Le mouvement pour le renouveau de la langue irlandaise

À l'aube du XX^e siècle, la chute rapide du gaélique dans les classes paysannes fut contrebalancée par l'augmentation des activités menées par les classes moyennes en faveur du renouveau linguistique. Parmi les militants les plus importants, il y avait notamment plusieurs protestants, comme il a été mentionné précédemment, McAdam and Dúghlas de hÍde (Douglas Hyde), et à partir de 1893, ils étaient les principaux promoteurs de la langue. Une nouvelle organisation, Conradh na Gaeilge, a été fondée sous la direction de De hÍde.

Au début du XX^e siècle, le mouvement pour le renouveau culturel des deux dernières décennies fut incorporé dans les événements liés au débat sur le Home Rule. La convergence des différents courants de résistance à l'injustice sous l'État britannique (le mouvement ouvrier, le mouvement pour le suffrage universel, les nationalismes politique et culturel) mena au soulèvement, voué à l'échec, du lundi de Pâques en 1916, sous la direction de James Connolly et du nationaliste culturel Pádraig Pearse et par la suite à la guerre d'indépendance. L'État libre d'Irlande fut édifié à la suite d'une désastreuse guerre civile. Les germes des âpres divisions ethniques et religieuses présentes dans le nord de l'Irlande, aujourd'hui souvent manifestées dans le domaine linguistique, avaient fermement été établis durant la période d'agitations politiques provoquées par le débat sur le Home Rule au début du siècle dernier. En jouant la carte orangiste et par la suite en forçant la partition, le gouvernement britannique mit en place toutes les conditions pour qu'il y ait deux approches et deux contextes politiques bien différents entourant la question linguistique dans le nord et le sud.

La langue irlandaise en Irlande du Nord au XX^e siècle

Au début du XX^e siècle, les efforts pour revitaliser la langue irlandaise se concentraient principalement sur la place de la langue en éducation, une orientation toujours privilégiée dans le sud, au détriment d'une approche plus réaliste s'appuyant sur une base plus large en faveur de la revitalisation linguistique. Depuis la partition, la langue irlandaise a été de plus en plus marginalisée dans le système scolaire en Irlande du Nord. Selon Loughlin pour les unionistes le Home Rule signifiait que l'irlandicité (*irishness*) n'était plus une caractéristique de l'identité britannique²⁰. La partition n'a pas seulement façonné dans l'esprit des unionistes une vision de l'Irlande du Sud sur les plans culturel, politique et religieux incompatible avec leurs valeurs, mais aussi un sentiment de trahison de la part du gouvernement britannique à l'endroit de leurs citoyens loyaux. La position agressive des unionistes, encouragée par Sir Edward Carson et d'autres dirigeants de la communauté protestante, a mis à l'avant-scène la menace ou l'utilisation de la violence dans la sphère politique. Cependant, selon Mac Póilin, la conviction des protestants que la langue irlandaise devait être proscrite trouve son origine dans la campagne menée par la *Conradh na Gaeilge* pour l'enseignement obligatoire de l'irlandais dans les écoles catholiques et les répercussions de l'assemblée générale de 1915 de cette organisation qui donnaient l'impression dans l'esprit des protestants que les républicains en avaient pris le contrôle²¹.

Peu importe l'origine de cette situation, il n'en demeure pas moins que le nouvel État d'Irlande du Nord a réagi de manière ouvertement hostile à l'endroit de l'irlandais. Au milieu du XX^e siècle, la faiblesse apparente de la *Conradh na Gaeilge* dans le nord a conduit à la formation d'organisations plus radicales, dont *Ailtirí na hAiséirí* et *Glún na Buaidhe*, et *Fál* à Belfast. Mac Seáin rapporte que malgré qu'il y ait eu des centaines d'élèves qui ont suivi des classes d'irlandais données à la *Cumann Cluain Ard* de Belfast dans les années 1940, il n'a trouvé que sept familles qui élevaient leurs enfants en irlandais dans la ville au cours des années 1950. Néanmoins, il affirme qu'un des grands avantages de sa génération d'irlandophones comparativement à la précédente est que : « *bhí muid i bhfad níba líonmhara / we were much more numerous* »²². Liam Carson porte à notre attention le numéro de janvier 1950 de la revue *An tUlltach*, qui met en vedette en couverture et dans les pages intérieures ses parents, frères et sœurs irlandophones. Sur sa perception de l'irlandais dans sa jeunesse, il en dit : « Our Irish was house Irish, home Irish, an Irish of the heart. It was a language that felt warm ». Cependant, cela ne l'a pas empêché d'être taquiné par les élèves unilingues anglais de son école à Belfast qui le considéraient : « *as a curiosity, an exotic eccentric nicknamed "Fluent"* »²³.

Les débats et les événements des années 1960 et des débuts des années 1970 ont mené à la mise en place du Gaeltacht de la rue Shaws à Belfast en 1971. Le Gaeltacht de la rue Shaws prit racine dans un climat de violence politique et étatique. Lorsque la rue Bombay située dans l'ouest de Belfast a été réduite en cendres durant les pogroms anti-catholiques, les irlandophones de la rue Shaws, qui avaient entrepris la construction de résidences, possédaient les moyens et les compétences pour venir en aide aux victimes. Avec le soutien des résidents évacués, et en dépit de la vive opposition de l'État, les résidences de la rue Bombay ont été reconstruites et réallouées à leurs occupants sous l'œil vigilant des irlandophones. Ces derniers furent à tous les points de vue une partie intégrante des efforts intenses pour la survie de leur communauté, ce qui modifia l'attitude des Irlandais unilingues anglais à l'endroit de la langue irlandaise. Pour la communauté catholique à Belfast, les « autres » n'étaient pas, comme ils auraient pu être, les membres de leur communauté qui avaient choisi de parler une langue minoritaire, ils étaient plutôt les bandes de maraudeurs protestants qui les terrorisaient et les représentants de l'État qui circulaient dans des véhicules blindés. Cependant, si le nationalisme culturel était important pour certains, il ne l'était pas pour la majorité de la population assiégée dans un État hostile. L'escalade de la violence a aussi eu des impacts sur les peurs et les perceptions des irlandophones. Carson nous instruit sur les motifs qui ont poussé sa mère à abandonner l'irlandais :

Once it had meant freedom for her. She would still talk about how the best days of her life had been in Donegal, when the language meant the clean air, little cottages, hillside walks, simple pleasures. But in her mind now, Irish was linked to republicanism, to the IRA, to violence. She was afraid, I think, that if we were to be heard speaking Irish, we might be considered Provis [IRA]²⁴.

Ces quelques témoignages soulignent sans aucun doute l'importance des initiatives menées par la classe ouvrière irlandophone de Belfast, mais aussi laissent voir les conséquences du retour de la violence politique et des sentiments antigaéliques de longue date sur certains irlandophones, même ceux qui vivent dans les zones où l'irlandais était au centre des vives initiatives dynamiques. Certainement, à la grandeur du pays, il y avait d'énormes pressions pour séparer le nationalisme politique du nationalisme culturel.

La paix, l'État et la langue irlandaise

A peace which shares means but not ends
PITROCK, 1999

Entre 1991 et 2001, les recensements d'Irlande du Nord démontrent une augmentation de 142 003 à 167 406 du nombre de personnes affirmant avoir des connaissances de l'irlandais. En 2001, c'est donc 10,4% de la population de l'Irlande du Nord qui entrait dans cette catégorie. Aussi, en 2001, plus de 75 000 personnes ont répondu qu'elles possédaient les quatre compétences langagières recensées : lire, écrire, parler et comprendre l'irlandais²⁵. En raison d'une visibilité croissante et d'une diversité de projets locaux en langue irlandaise dans le domaine des arts, du développement économique et de l'éducation aux adultes des avancées durement gagnées ont été réalisées.

Les accords du Vendredi saint, en raison d'une série d'engagements en faveur de la langue irlandaise, ont été accueillis comme le début d'une période potentielle d'ouverture offrant la possibilité de réaliser des progrès. Les irlandophones l'ont surnommé « *An Ré Úr / The New Era* », peut-être autant par défi que par conviction. Selon McCoy, depuis les accords du Vendredi saint, les locuteurs irlandais dans le nord peuvent pour la première fois travailler de façon consensuelle ou conflictuelle, risquant dans le premier cas en raison d'une coopération avec l'État de s'isoler des membres de leur communauté, et dans le deuxième cas, de limiter leur influence à leurs sympathisants²⁶. Au cours de cette période, l'organisation cadre POBAL a été fondée en Irlande du Nord et joue un rôle important depuis en faisant de la question linguistique un enjeu des droits de la personne.

En 2000, An Foras Teanga, l'agence transfrontalière responsable des questions linguistiques, a été créée. La division responsable de la langue irlandaise, Foras na Gaeilge, a mis à la disposition des organisations populaires faisant la promotion de la langue irlandaise dans le nord des fonds publics. Cependant, la structure de l'agence transfrontalière reflète la concession d'établir un lien politique entre la langue irlandaise et l'Ulster-Scots, une langue controversée et peu utilisée. De plus, Foras na Gaeilge a de la difficulté à maintenir une relation équilibrée entre les deux départements-chefs, le département de la culture, des arts et des loisirs dans le nord et le département des affaires communautaires, rurales et du Gael-tacht dans le Sud²⁷. Depuis les débuts, il y a des tensions entre le Foras na Gaeilge et les organisations non gouvernementales faisant la promotion de la langue irlandaise. Des commentateurs ont observé des problèmes semblables ailleurs. Gruffudd a noté des contradictions qui deviennent souvent apparentes lorsque les efforts populaires sont pris en main par les

institutions et/ou par la professionnalisation croissante de la planification linguistique²⁸. Selon Williams les initiatives locales de promotion de la langue irlandaise risquent d'être victimes d'une « mort par quango » (organisation non gouvernementale quasi autonome) dès que l'État se met à jouer le rôle « bienfaiteur neutre »²⁹. Certainement, les intentions du *Foras na Gaeilge*, sous la direction du Conseil ministériel nord-sud (décembre 2009), de mettre fin au financement de base des 19 organisations faisant la promotion de la langue irlandaise, dont sept sont établies dans le nord, ont mis en évidence le manque de consultation véritable et de réorganisation du financement en raison de l'absence d'une politique officielle concernant la langue irlandaise dans le Nord. En 2011, des menaces pèsent sur les structures fragiles des organismes bénévoles dans le Nord ainsi sur leur expertise et leur expérience accumulées sous d'énormes pressions depuis les Accords du Vendredi Saint.

Les accords du Vendredi saint de 1998 ont précédé la ratification par le gouvernement britannique de la Charte européenne des langues régionales ou minoritaires. En raison de la ratification de la charte en 2001, le gouvernement britannique reconnaît l'irlandais et l'Ulster Scots selon les garanties générales de l'article II, comprenant 36 paragraphes et sous-paragraphes du plus spécifique article III de la charte de la langue irlandaise, seule. Les politiques ratifiées concernant l'irlandais sont plutôt générales. La Charte est le seul vrai instrument législatif de défense de la langue irlandaise dans le nord. Cependant, n'ayant pas le pouvoir de contraindre les récalcitrants, la Charte ne peut être imposée par les tribunaux et trois rapports déposés par POBAL, organisation-cadre pour la défense de la langue irlandaise dans le Nord, ont fortement critiqué l'application jusqu'à présent de la Charte³⁰. POBAL a mené la campagne en faveur d'une loi portant sur la langue irlandaise, ce qui a conduit à l'engagement sans équivoque de la part du gouvernement britannique dans les accords de St. Andrews (2006) de déposer le projet de loi, un engagement qui n'a pas encore été réalisé³¹.

Lorsqu'ils avaient à choisir les ministères sous leur responsabilité dans la législature d'Irlande du Nord, les partis nationalistes ont à deux reprises laissé de côté le ministère de la Culture, des Arts et des Loisirs, responsable de la langue irlandaise. Conséquemment, depuis la dévolution, le sort de la langue irlandaise était entre les mains d'un ministre unioniste. Lors des élections de 2011, cependant, le Sinn Féin a modifié sa position et a accepté le ministère et a nommé à sa tête Caral Ní Chuilín, une unilingue anglaise. Il reste à voir jusqu'où le Sinn Féin est prêt à aller en matière de langue et jusqu'à quel point la question linguistique correspond aux intérêts du parti.

La langue irlandaise demeure marginalisée dans la sphère publique de l'Irlande du Nord et les locuteurs irlandais, malgré leur détermination

et dynamisme, ont peu de pouvoir. Il est clair que les questions culturelles et linguistiques n'occupent pas une place centrale dans les préoccupations des nationalistes dans le Nord et dans le Sud, ce qui fait que la langue irlandaise n'est pas un élément important dans l'élaboration de politiques. Selon Fishman, les langues minoritaires qui ne reçoivent pas le soutien de l'appareil gouvernemental peuvent paradoxalement se retrouver dans une situation pire encore en temps de paix que durant un conflit³². Il considère aussi que de faire confiance dans des politiques plus permissives de l'État peut équivaloir à mourir d'euthanasie lente plutôt que devant le peloton d'exécution³³. Peu importe si cette affirmation ne fait pas l'unanimité, il est clair que la langue irlandaise est arrivée à un moment décisif dans le Nord. Il y a des signes avant-coureurs du retour d'un militantisme non partisan après une période de désillusion. La nomination d'un membre du Sinn Féin au poste de ministre de la Culture laisse entrevoir des changements, cependant la nature que peuvent prendre ceux-ci reste à voir. À travers le pays, cependant, parmi la population en général, il y a un besoin d'une direction stratégique. Les locuteurs irlandais doivent se réunir et aller de l'avant s'ils ne veulent pas se marginaliser davantage ou bien se voir cooptés dans le «*Ré Úr / New Era*» qui ne semble pas répondre à la situation actuelle ni aux besoins de la langue irlandaise au Sud comme au Nord.

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. T. Crowley, *War of Words: The Politics of Language in Ireland 1537 – 2004*, Oxford, Oxford University Press, 2005, p. 101.
2. L. Curtis, *The Cause of Ireland: From the United Irishmen to Partition*, Belfast, Beyond the Pale Publications, 1994.
3. T. Crowley, *op. cit.*, p. 101
4. J. A. Reynolds, *The Catholic Emancipation Crisis in Ireland 1823-9*, New Haven, Yale University Press, 1954, p. 171.
5. M. Cronin, *Translating Ireland: Translation, Languages, Cultures*, Cork, Cork University Press, 1996, p. 116.
6. W. J. O'Neill Daunt, *Personal Recollections of the Late Daniel, O'Connell*, M. P. London, Chapman and Hall, 1848, p. 14-15.
7. T. Ó Fiaich, T. «*The Language and Political History*», dans B. Ó Cuív (dir.), *A View of the Irish Language, Stationery Office*, Dublin, 1969, p. 110.
8. P. J. Dowling, *The Hedge Schools of Ireland*, Dublin, Mercier Press, 1968, p. 42.
9. N. Ó Ciosáin, *Print and Popular Culture in Ireland 1750-1850*, Houndmills, Palgrave MacMillan, 1997, p. 40.
10. Rapport de l'année 1857, p. xxi.
11. T. Crowley, *op. cit.*, p. 119.
12. C. Anderson, *A Brief Sketch of the Various Attempts which have been made to Diffuse a Knowledge of the Holy Scriptures through the Medium of Irish*, Dublin, 1818, p. 80-81.

13. H. M. Mason, *Facts Afforded by the History of the Irish Society*, Dublin, 1829, p. 5.
14. P. Ó Snodaigh, *Hidden Ulster: Protestants and the Irish Language*, Belfast, Lagan Press, 1995 (2^e édition), p. 58.
15. F. Von Schlegel, «The Philosophy of Life and Philosophy of Language» dans *A course of lectures by Friedrich von Schlegel* (traduc. A. J. W. Morrison), Bonn et Londres, 1847, p. 407.
16. Anon 1843b, 35, 555, «The Irish Language», *The Nation*, vol. 31, no. 35, Dublin, 1843
17. J. Lee, *Ireland 1912-1985, Politics and Society*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989, p. 662-663.
18. S. De Fréine, «The Dominance of the English Language in the Nineteenth Century», dans D. Ó Muirthe (dir.), *The English Language in Ireland*, Cork, Mercier, 1977.
19. R. S. McAdam, «Six hundred Gaelic proverbs gathered in Ulster», *Ulster Journal of Archeology*, 1858-1862, no. 6, p.172-183, p. 250-67, no. 7, p. 278-287, no. 9, p. 223-236
20. Loughlin dans Ó Snodaigh, *Hidden Ulster: Protestants and the Irish Language*, Belfast, Lagan Press, 1995, p. 70.
21. A. Mac Póilin, *Irish Language in Northern Ireland*, Belfast, Ultach Trust, 1997.
22. S. Mac Seáin, *D'imigh sin is tháinig seo: Scéal oibrí fir i mBéal Feirste a linne*, Belfast, 2010, p. 73.
23. Liam Carson, *Call a Mother a Lonely Field*, Dublin, Hag's Head Press, 2010, p. 35.
24. *Ibid.*, p. 74-75.
25. La question portant sur la langue irlandaise du recensement de 2001 différait quelque peu de celle du recensement de 1991. Il est donc difficile de faire des comparaisons sur les écarts dans les habilités langagières entre les deux recensements.
26. G. McCoy, «From Cause to Quango», dans J. M. Kirk et D. P. Ó Baoill (dir.), *Linguistic Politics: Language Policies for Northern Ireland, the Republic of Ireland and Scotland*, Belfast, BSLCP, 2001, p. 205-218.
27. Renommé par la suite le *Department of Community Equality and Gaeltacht Affairs*, et en 2011, *Department of Arts, Heritage and Gaeltacht Affairs*.
28. H. Gruffudd, «Planning for the Use of Welsh by Young People», Williams (dir.), *Language Revitalisation: Policy and Planning in Wales*, Cardiff, University of Wales Press, 2000, p. 173-207.
29. C. H Williams, «Development, dependency and the democratic deficit», dans Thomas (dir.), *op. cit.*, p. 7.
30. Ces documents peuvent être consultés à l'adresse suivante: <http://www.pobal.org/english/europeancharter.php>.
31. Pour un compte rendu détaillé des consultations et des campagnes menées au sujet de la loi sur la langue irlandaise et autres questions, voir J. Muller *Language and Conflict in NI and Canada: A Silent War*, Basingstoke, Palgrave MacMillan, 2010.
32. J. A. Fishman, «The Soft Smile and the Iron Fist, Prefatory Remarks», dans D. O'Neill (dir.), *Rebuilding the Celtic Languages; Reversing Language Shift in the Celtic Countries*, Wales, Yllofa, 2005, p. 9-12
33. *Ibid.*, p. 10.